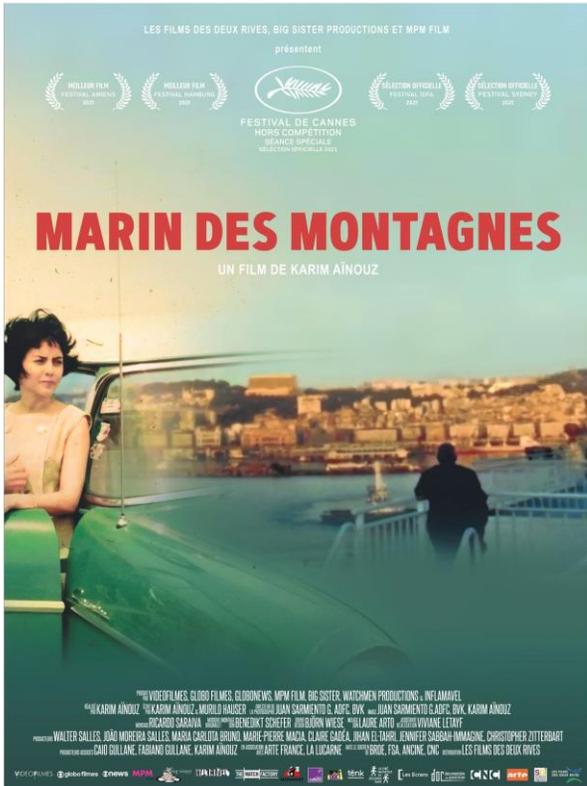


CINÉ-CAFÉ du samedi 4 mai 2024

Avec pas mal de retard – j’implore votre indulgence ! – voici le compte-rendu de notre avant-dernier ciné-café de la saison, qui s’est tenu comme d’habitude dans le foyer de notre cher théâtre Berthelot !

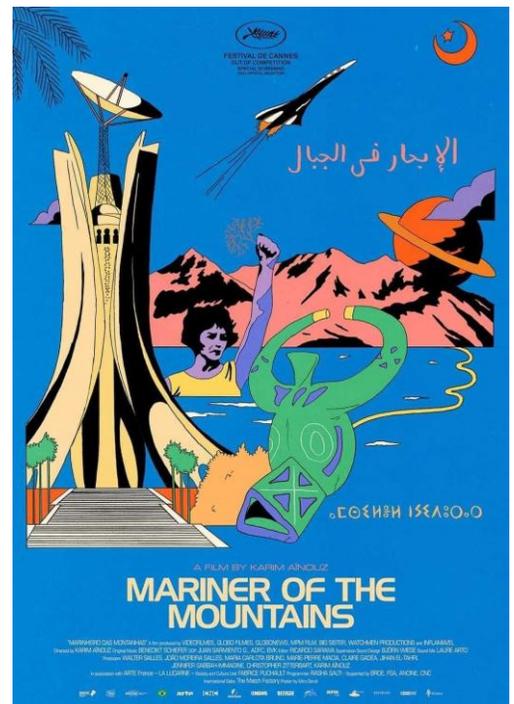


Joli titre, non ? Marin du Brésil et montagnes de Kabylie... Si l’auteur de ce documentaire est né et a grandi au Brésil, à Fortaleza au bord de la mer, son père, lui, venait d’Algérie. Karim Aïnouz aurait aimé découvrir le pays de son père avec sa mère, mais elle est décédée, alors il s’y est rendu seul et comme il est cinéaste, en lieu et place d’un carnet et d’un crayon, il a emporté dans ses bagages une caméra.



Il retourne sur les traces de sa famille paternelle en Kabylie et compose des portraits de ses oncles, de cousins et cousines qu’il rencontre pour la première fois. Quand on aime la photographie et plus particulièrement la photo de portrait, on ne peut qu’être ravi par ce film qui en offre de superbes. Il filme aussi Alger, l’Alger d’aujourd’hui, de façon magnifique.

De plus, sa voix off en portugais se pose avec harmonie sur ses images tournées en Algérie, ça se marie bien. Il évoque l’Histoire, on entend par exemple que la guerre d’Algérie a fait un million de morts de ce côté-là de la Méditerranée. Si nous sommes rares à l’avoir vu, R. qui nous en a parlé a tout aimé dans ce film qu’il nous a décrit comme un de ses gros coups de cœur du mois.





Le réalisateur de ce film israélien, Dani Rosenberg, s'est inspiré d'un épisode de son service militaire dans l'armée de Tsahal pour écrire le scénario de ce film. Pendant trois heures, il a déserté. Il a quitté son bataillon, quitté la guerre, car même si elle était d'une intensité infiniment inférieure à celle qu'Israël mène actuellement contre les Palestiniens, elle lui était devenue insupportable. Puis il s'est ravisé devant les conséquences que pouvait avoir son geste et il est revenu sur le terrain. Pour **Le Déserteur**, il a imaginé ce qui se serait passé s'il n'était pas revenu.

C'est donc l'histoire d'un jeune soldat israélien, presque encore un adolescent, qui pendant son service militaire, alors qu'il est coincé à Gaza dans un moment où son bataillon est en danger, arrive à se cacher puis, quand plus personne n'est en vue, s'enfuit. D'abord à pied, puis en voiture et le spectateur comprend très vite qu'il est prêt à faire feu de tout bois pour retrouver sa petite amie. Cette dernière s'apprête à partir faire ses études au Canada et il veut à tout prix la revoir avant qu'elle parte, voire la convaincre de partir avec lui pour... n'importe où, il n'a pas de plan.

Ça se passe à Tel Aviv et il y a une effervescence absolue dans cette ville. Les gens sont dans le mouvement, la fête, la lumière, la musique, pour faire abstraction du contexte. Le réalisateur arrive à capter ça, d'autant plus qu'il a conçu un accompagnement musical et sonore qui renforce le côté haletant du récit. Le compositeur de la musique est un artiste de jazz qui a découvert les images en les accompagnant à la batterie et ça produit un effet de course sans fin.

Pour faire de son protagoniste un corps toujours en mouvement, Dani Rosenberg a fait maigrir son acteur. Il l'a affamé, épuisé, lui a fait faire de la musculation, il le voulait à bout de souffle. À un moment il vole un couple de Français et c'est très drôle : eux le considèrent comme un héros puisqu'il est un soldat de Tsahal, « *Vous luttez pour nous protéger, vous êtes l'or de ce pays* » lui disent-ils, et lui ne songe qu'à se camoufler donc il leur vole leurs habits pour pouvoir se débarrasser précisément de son uniforme.

Le cœur du propos, c'est : un jeune homme veut fuir la guerre mais dans ce pays-là, c'est impossible. Elle le rattrape et la situation prend très vite des proportions hors de contrôle. Puisqu'il est parti à l'insu de sa hiérarchie et de ses camarades, très vite l'armée de Tshal considère qu'il a été enlevé et la répression qui s'abat rapidement et aveuglément sur les civils palestiniens ne peut qu'entraîner une escalade et une intensification de la guerre. Et c'est ainsi qu'un geste individuel, compréhensible mais irresponsable dans ce pays-là, a très vite des conséquences tragiques sur tout un pays et deux peuples.

Quand il est venu au Méliès, le réalisateur a dit qu'après le 7 octobre, son film était devenu irregardable en Israël par rapport aux vrais enlèvements et à la guerre actuelle. Lui-même ne pouvait plus le regarder, il a été un moment sans pouvoir travailler dessus.



Est-ce un documentaire ou un film de fiction ? Tantôt l'un, tantôt l'autre, et pourquoi pas ? Il y a bien deux cinéastes derrière la caméra. Un couple de réalisateurs, c'est suffisamment rare pour être remarqué. Il y a quelques années, ils avaient signé un premier film, **Le Chant de la forêt**, déjà superbe et déjà, ils racontaient une histoire au sein du peuple Kraho, un peuple amérindien vivant en Amazonie.



Ici, il s'agit d'une petite fille dont les cauchemars font penser à sa mère qu'elle est habitée par l'esprit d'un mort. Son oncle vient l'exorciser mais en plus, il va falloir aller en ville, chercher un remède. En même temps, une manifestation de tous les peuples autochtones se prépare à Brasília. Tout va par deux dans ce film. Il y a la vie quotidienne avec les adultes, les enfants, la nature, les choses qui se passent dans la forêt, un peu mystérieuses, un peu magiques. Et il y a l'Histoire et la politique. L'histoire contemporaine, avec la continuation de la colonisation, les Blancs qui cherchent à s'appropriier toujours plus de terres, la manifestation de Brasília au temps où Bolsonaro dirigeait le Brésil. Et l'Histoire ancienne, un massacre de 1940 sur lequel le film revient.

Des propriétaires terriens, qui étaient les seuls Brésiliens avec qui les Krahos étaient en contact, ont massacré hommes, femmes et enfants du village de Pedra Blanca, pour s'emparer de leurs terres. Les descendants des Indiens qui ont réussi à s'échapper sont toujours là. Ils perpétuent leur culture. Une femme dit : « *Il faut qu'on fasse des enfants sinon on va disparaître.* » Ce qu'on a apprécié, dans la reconstitution de ce fait historique, c'est que les réalisateurs montrent des huttes qui brûlent, des hommes armés qui arrivent de nuit pour tirer sur tout ce qui bouge mais ils ne montrent pas de meurtre. La scène nous est racontée avec la voix des vieux qui se souviennent. Elle nous est montrée vue par les enfants qu'ils étaient, qui se sont cachés, étonnamment calmes. Leur sang-froid les a sauvés. C'est comme ça que ce trauma originel nous est montré : à travers les yeux des enfants qui y ont survécu.



Dans son aspect documentaire, le film nous montre une organisation authentiquement démocratique. Il y a un chef de tribu qui réunit les villageois pour qu'ils débattent de l'opportunité d'aller à Brasilia défendre leur cause. Chacun s'exprime et respecte la parole des autres. Il en est qui disent : « *Ça ne sert à rien* » et d'autres : « *Si, il faut se saisir de toutes les opportunités* ». Toutes les prises de paroles sont respectées et le chef n'a pas plus de pouvoir que les autres. Simplement, il organise le débat. Notons que c'est une femme qui emporte le morceau et qui se rendra au rassemblement, avec son oncle.

Tout au long du film, on voit se côtoyer dans ce village des Indiens "assimilés", qui écoutent de la musique brésilienne avec des écouteurs, qui utilisent des clés USB et parlent portugais, et d'autres ayant conservé un mode de vie très traditionnel et parlant la langue des Krahos. Ils cohabitent sans problème, se lançant une petite pique humoristique de temps en temps, comme la mère qui dit à sa fille : « *Ton père ne veut plus chasser. Il est devenu un chasseur de supermarché.* »

Le fait d'avoir entremêlé tous ces thèmes est la grande idée. Ce n'est pas un film "militant chiant". C'est militant, mais pas chiant.



Voilà un film-jumeau de [Si je pouvais hiberner](#), que nous avons tant apprécié il y a quelques mois. Il commence par une séance de chamanisme impressionnante et le jeune de 15 ans qui est formé est très perturbé par une rencontre amoureuse. Va-t-elle le faire dévier du chemin tout tracé qu'a imaginé pour lui sa communauté ?

Derrière la caméra : une réalisatrice, comme *Si je pouvais hiberner*. Même lieu de tournage, mêmes yourtes, mêmes thèmes : confrontation à la pollution, lien avec les anciens, un protagoniste qui veut réussir grâce aux études. Il y a une scène de

rébellion particulièrement jouissive. Ne serait-ce que pour cette scène il faut le voir.

Certains l'ont trouvé moins bien que *Si je pouvais hiberner*. Est-ce parce qu'ils l'ont vu après ? S'ils l'avaient vu en premier, leur jugement aurait-il été inversé ?

Pendant que nous allons voir les films qui viennent de sortir au Méliès, les cadettes de notre ciné-café construisent leur cinéphilie en découvrant les grands classiques dans les cinémas du quartier latin qui passent ce qu'on appelle les « vieux » films, en version restaurée. Ce mois-ci, un morceau de choix : **Mirage de la vie**, réalisé par le prince du mélodrame, Douglas Sirk.

Lana Turner y joue une actrice débutante, Lora, vivant à Coney Island c'est-à-dire au sud de New-York, dans les années 1950. Veuve élevant seule sa petite fille, elle rencontre un jour sur la plage une autre mère célibataire, Annie.



Cette dernière est aussi noire de peau que Lora est blanche, et sa petite fille, Sarah Jane, est métisse et si claire de peau qu'elle passe aisément pour blanche. Très vite, les deux mères se rendent compte qu'elles auraient tout à gagner à s'installer ensemble, Lora ayant besoin de quelqu'un à qui confier sa fille quand elle s'absente, souvent, pour chercher des rôles et travailler sur des plateaux de tournage ; Annie cherchant un travail et un toit pour elle-même et sa fille.

Les deux adultes évoluent, les deux enfants grandissent, et Sarah Jane « tourne mal ». Elle ne supporte pas ses origines noires et rejette sa mère. C'est du racisme intériorisé, du racisme envers elle-même et ça en fait le personnage le plus bouleversant du film, même si elle se montre vraiment horrible avec sa mère.

Douglas Sirk possédait en maître l'art de raconter les histoires de familles traversées par les maux de la société américaine des années 1950. Le Technicolor rehaussait les couleurs, faisant de ses films des « imitations de la vie » (selon le beau titre original de **Mirage de la vie**) mais en plus beau, en glamour. Sous le miroitement des images, rien de ce qu'il y avait de plus noble et de plus laid dans la nature humaine ne lui échappait. **Mirage de la vie** a un côté « Me too » avant l'heure puisqu'une scène montre le personnage de Lana Turner en proie à un prédateur sexuel du type de ceux qui grouillent toujours à Hollywood.

L. est sortie de la salle du quartier latin où elle l'a vu en versant toutes les larmes de son corps et cela ne nous a pas étonnés car ce sublime mélodrame possède une des fins les plus intenses, les plus déchirantes de toute l'histoire du cinéma. Si vous le voyez un jour, aux côtés de quelqu'un qui reste de marbre devant la dernière scène, c'est que cette personne est un(e) psychopathe, fuyez !





Nous n'avons pas pu nous empêcher, en abordant ce film, de commencer par parler... de la fin ! Qui a compris la fin ? Le moins qu'on puisse dire est que c'est une fin ouverte, chacun part avec son interprétation ou... avec des questions, que nous avons tenté de résoudre.

Au début de l'histoire, on est dans un village préservé de la pollution, à 200 km de Tokyo. Une rivière le ravitaille en eau d'une qualité exceptionnelle. Une restauratrice est venue s'installer là précisément pour cela, pour cette eau qui lui permet de préparer des plats bien plus goûteux que ceux qu'elle pouvait proposer à Tokyo.

Le protagoniste est un taiseux, homme à tout faire, très proche de la nature. Il vit dans une maison au milieu de la forêt, élevant seul sa petite fille de 8 ou 9 ans, à qui il demande de ne pas s'aventurer hors du chemin qui la ramène de l'école. Elle lui désobéit souvent.

Deux employés d'une agence de communication arrivent un beau jour pour présenter un projet de « glamping », c'est-à-dire de camping glamour, qu'ils veulent installer dans la forêt avoisinante. Ils organisent une réunion avec les villageois et cette séquence est très intéressante, filmée en temps réel, la scène dure 20 bonnes minutes. Assez vite, on se rend compte que les deux publicitaires ne maîtrisent pas bien leur sujet. Quand l'homme à tout faire leur oppose que la fosse septique de leur glamping, là où ils ont prévu de l'installer, va polluer l'eau de la rivière, ils n'ont pas de réponse. Ils prennent congé aussi courtoisement que possible et promettent de revenir avec leur patron, le concepteur du projet.

La scène de leur retour en voiture à Tokyo nous a éblouis. C'est le contraire d'un cliché : leur discussion les montre sincèrement déstabilisés par les arguments des villageois. Ils prennent conscience qu'ils ont un bullshit job (job de m...), que ce n'est pas leur avenir. Ils réfléchissent, se posent des questions, on se sent proches d'eux à ce moment-là parce qu'ils sont plein de contradictions, humains trop humains. Ils ne sont pas réduits au cliché des citadins qui ne comprennent rien à la campagne. En cela le film n'est pas manichéen et c'est stimulant d'être invités, en tant que spectateurs, à réfléchir autant qu'eux.

Après, ils ont une réunion en visioconférence avec leur patron, pendant laquelle ils lui demandent de les accompagner lors de leur prochaine visite. Il refuse catégoriquement et on comprend alors que c'est un homme d'argent. Il ne veut que faire de l'argent, il incarne la prédation du capitalisme sur l'environnement.

Ils reviennent, arrivent chez l'homme des bois et petit à petit, le film dérive, bifurque vers autre chose, un événement inattendu et dramatique que Ryūsuke Hamaguchi clôt vraiment très énigmatiquement... Trop ? Certes c'est une fin ouverte, libre à chacun de l'interpréter mais plusieurs d'entre nous l'ont trouvée mal exécutée, comme bâclée. Une conversation un peu plus tôt, encore une fois dans une voiture, donne une clé de compréhension qui ne nous a pas échappé ; mais le réalisateur ne donne pas la substance nécessaire à cette scène pour que notre imagination se mette à fonctionner. Le spectateur est juste abandonné au milieu d'une séquence suggérant une issue tragique.

Au fait, c'est quoi tous ces films récents dans lesquels les personnages passent la moitié de leur temps dans une voiture ? **Drive my car** déjà, du même réalisateur, **Perfect Days** de Wim Wenders, **Un silence** de Joachim Lafosse... La voiture est un habitacle propice aux conversations intimes parce qu'on ne se regarde pas l'un l'autre ; on regarde dans la même direction, tout en se mouvant dans l'espace. Dans le soin, c'est thérapeutique : quand un éducateur a un conflit avec un jeune, aller faire une balade en voiture peut être une bonne idée pour résoudre le différend. En tout cas, cela pourrait faire une bonne idée de thématique de soirée Renc'Art : le rôle de la voiture au cinéma !





Borgo nous a fait découvrir le concept d'une prison qui existe réellement, en Corse, à l'intérieur de laquelle pendant la journée, toutes les portes sont ouvertes. Les prisonniers peuvent passer d'une cellule à l'autre, discuter, jouer aux cartes et le soir venu, chacun rentre dans sa cellule. Il y a comme un accord tacite entre les prisonniers et la direction : eux se tiennent tranquille, elle les laisse profiter d'une certaine liberté à l'intérieur de ses murs.

Comme dans tout film qui se propose de nous faire pénétrer un lieu et un milieu, un personnage nous sert de guide. Elle arrive là dans la même

position que nous : elle ne connaît pas, comme nous elle a tout à découvrir. C'est une matonne jouée par Hafsia Herzi, donc frêle d'apparence mais capable de tenir tête à tous les gros bras qui l'entourent, les prisonniers comme ses collègues.

Quand elle s'installe avec son mari et ses deux enfants dans le HLM où elle loue un appartement, très vite éclate un conflit avec ses voisins. Le lendemain, un jeune de la prison avec qui elle a sympathisé parce qu'elle le connaît d'une prison précédente, lui en parle. Tout se sait très vite, le spectateur devine qu'entre ceux qui sont dans la prison et ceux qui sont dehors, leurs familles, leurs ex co-détenus, les informations circulent. Sans qu'elle le demande, le jeune lui « rend service », c'est-à-dire fait intimider le voisin énervé pour qu'il ne lui cherche plus noise. Dès lors, elle est captive à son tour, redevable du service rendu.

Voilà un film qui place au premier plan une protagoniste féminine intéressante parce qu'opaque. Autour d'elle, les personnages ne sont pas caricaturaux, notamment le jeune qui l'entraîne dans cet engrenage : il présente bien, il a l'air gentil et derrière cette façade il y a le grand banditisme. Lui est un tout petit pion, mais qui a son importance. Quand il l'invite à participer à une séance de tir avec des copains forcément louches, elle a beau être, par son métier, du côté de la loi, elle accepte. Qu'est-ce qui la motive ? A-t-elle envie qu'on s'intéresse à elle ? Sa relation avec son conjoint n'est pas au beau fixe, elle et son mari sont deux solitudes qui vivent côte à côte. Est-ce parce que le tir est son sport préféré ? Nous sommes invités à nous faire notre idée et qu'est-ce que c'est bien, les films qui nous laissent faire la moitié du chemin !

En même temps, le récit montre de façon implacable comment la société corse est gangrenée par le banditisme. Dans la soumission immédiate du voisin, par exemple, qu'est-ce qui s'exprime d'autre que le consentement à des lois autres que celles du code pénal ? Les citoyens les plus ordinaires se soumettent à la loi des plus forts, lesquels sont sacrément organisés. Tout le monde semble d'accord, tout le monde laisse glisser, on ne peut rien faire contre cet état des choses.

Une scène névralgique, celle du lieu et de l'heure du crime, nous est montrée deux fois, de deux points de vue différents, et quand arrive la seconde fois, quand on comprend que deux temporalités se côtoient, c'est jouissif : nous en savons plus que les personnages. Ils s'inquiètent et nous savons avant eux comment ça va se terminer : suspense hitchcockien.

Puis les choses tournent mal et la gardienne de prison se trouve en difficulté. On a adoré la manière dont elle ne se démonte pas, face aux policiers qui possèdent pourtant des indices accablants pour l'incriminer. Elle ment avec le même culot dont elle a fait preuve auparavant face à son mari. C'est un film sur la manipulation, sur comment une jeune femme ayant pourtant une forte personnalité se fait piéger, puis semble s'en sortir. Car elle va s'en sortir, mais abîmée.

Le dernier plan du film est génial : un parking de voiture sur un bateau, un vélo fixé sur le toit de l'une d'elles et tous les spectateurs ont en tête ce qui se cache dans cette image.



Dans le cadre de la carte blanche que le Méliès lui a accordée en avril, Catherine Breillat a choisi de présenter **Les Dimanches de la Ville d'Avray**, de Serge Bourguignon. Curieux film qui pose beaucoup de questions. Il narre une amitié entre une fillette de dix ans, orpheline de mère et abandonnée par son père, et un jeune homme ancien soldat, revenu traumatisé et même amnésique de la guerre d'Indochine. Tous les dimanches, il vient la chercher dans le pensionnat religieux où elle est élevée, et ils partent se promener au bord des étangs de la commune.

Même si leur amitié a l'air pure et s'ils semblent se faire du bien l'un à l'autre, comblant le manque que chacun a en soi, le spectateur est tout de même mitigé et sourdement inquiet devant ce spectacle. Par exemple, dans une scène où elle veut aller jouer avec d'autres enfants, il s'y oppose en giflant un des garçons avec qui elle voulait jouer. Et puis, il se fait passer pour son père. Tout cela n'est pas très sain, d'autant plus que les souvenirs morcelés qu'il lui reste de la guerre font penser qu'il a peut-être tué une petite fille du même âge.

Après le film, il y a eu une rencontre entre un psychiatre et un psychanalyste, qui se sont demandé : si le film s'était terminé autrement, aurait-il fini par la tuer ? Pour être puni après de la culpabilité qu'il ressentait d'avoir peut-être tué une petite fille pendant la guerre.

Catherine Breillat et le réalisateur, eux, se sont lamentés sur le mode : « *Nous vivons aujourd'hui dans une société puritaine, moraliste, on ne peut plus rien faire...* » Avec tout ce qu'on revisite aujourd'hui de ce passé qu'ils regrettent, les abus d'enfants au vu et au su de tous, l'objectification du corps des femmes, la perversité récompensée, ce type de discours devient de plus en plus insupportable.

Que cela ne vous détourne pas de **Les Dimanches de la Ville d'Avray** qui est un très beau film, troublant dans son sujet mais pas ambigu dans son propos. Oscar du meilleur film étranger en 1963.



Prochain ciné-café :
Samedi 7 septembre 2024
Toujours au foyer du théâtre Berthelot !